**Quelques mots espagnols et portugais d'origine orientale,
dont l'étymologie ne se trouve pas ou est insuffisamment
expliquée dans les dictionnaires.**

Tout le monde qui aura à consulter fréquemment les dictionnaires étymologiques de langues romanes sera frappé d'une qualité commune à presque tous: l'insuffisance de la partie concernant les mots d'origine orientale. Prenons le dictionnaire de Körting par exemple (Latein. Rom. Wörterbuch): nous constaterons non seulement qu'une foule de mots arabes qui se trouvent en espagnol et en portugais n'y figurent point du tout, mais entre ceux qu'on y trouve expliqués plusieurs l'ont été insuffisamment, d'autres étymologies contiennent des erreurs palpables: telle par exemple pour les mots *naïpe* (qui vient d'un autre mot arabe) et *zumo* (qui vient directement de l'arabe, et dont le dictionnaire donne une origine grecque). Si Körting ne donne pas assez, son prédécesseur Diez n'est pas prodigue non plus, et tout ce que donne celui-là n'est le plus souvent qu'une répétition de ce que celui-ci a indiqué dans son temps. Les dictionnaires étymologiques espagnols, même Eguilas y Yanguas, ne sont pas meilleurs: ce qui vraiment ne doit pas nous étonner: Diez et Körting sont des savants, des linguistes, qualité qui manque aux Espagnols étymologistes. Ils ne tiennent pas compte de la phonétique ni de l'histoire quelquefois.

Des mots suivants, qui tous appartiennent à la langue usuelle, et par conséquent ne doivent manquer dans aucun dictionnaire, je veux essayer de donner une étymologie, soit entièrement nouvelle soit meilleure que celle donnée dans les principaux dictionnaires. Je ne prétends pas être complet.

Aciago, portugais *aziago*, fatal, malheureux. Le brillant „Glossaire de mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe“ de Dozy et Engelmann, sans doute le meilleur de tous les dictionnaires étymologiques traitant ce sujet, ne contient pas ce mot. Körting le dérive du latin „auspiciū“, comme d'autres ont fait avant lui, quoiqu'en hésitant. Ce mot ne viendrait-il pas de l'arabe aḥḥiyā le pluriel de ḥaqī, malheureux, fatal, avec métathèse (aḥḥiyā pour aḥḥiyā)? De telles métathèses ne sont pas rares en espagnol (*empezar* < *encepar* < *incipere*; *quebrar* < *crebar* < *crepare*; *guirnalda* < *guirlanda* etc.)

Adarga. L'étymologie de Dozy paraît juste. Quant à ce qu'il dit en suite je crois que le mot *targa* n'est qu'une forme latérale de *tarja*, „contaminée“ par *adarga* qui, en est le synonyme. *Tarja* peut venir de l'arabe *tarḥa* ou *ṭarḥiya*, voile de femme, feuille de papier; tandis que *adarga* est l'arabe *ad-dāraqa*. Je ne trouve pas probable que le mot norvégien *targa*, bouclier, eût pénétré en Espagne. Constatons que le portugais n'a que *tarja* (correspondent à l'espagnol *tarja*). Le mot *tarjeta* qui veut dire plaque, carré de carton, carte de visite, carte postale (comparez le hollandais „schildje“) est un diminutif de *tarja*.

Aduana, portugais idem, est dérivé selon Dozy de l'arabe *ad-diwān*. Quoique le raisonnement paraisse convaincant, je ne saurais être d'accord à cause du développement phonétique qui serait bien étrange. Pourquoi *diwān* aurait donné *duāna*? L'improbabilité de ce développement devient plus palpable, si nous nous souvenons de la forme du mot en italien: *dogana*. Ce mot nous rappelle bien un autre mot arabe: *dokkān*. Mais le sens? *Dokkān* veut dire „officina“ (Freitag i. v.). Nous croyons que cette signification originaire pourrait très-bien se développer en celle de bureau: comparez l'anglais *office* et l'espagnol d'Amérique *oficina*, qui ont le même sens. *Dokkān* désigne aussi une boutique, mais en même temps l'endroit où l'on étale les marchandises (Freitag ib.). Et de ceci à „bureau où l'on examine les marchandises“, ce n'est qu'un pas. En acceptant cette étymologie nous pourrions facilement expliquer le développement phonétique: l'*a* final en espagnol et en italien peut être attribué à la difficulté de prononcer une voyelle longue dans une syllabe fermée. Comparons d'ailleurs *as-susēn*, lis, qui devient *azucena* et *al-qáyād alcayata* (voyez Dozy i. v.). La disparition du *k* médial n'a rien d'extraordinaire en espagnol, ni en portugais; mais alors il doit avoir passé par *g* (Voyez Menéndez Pidal, Gramática histórica, § 43 & § 40). En italien le changement phonétique s'arrête là. Il est toutefois admissible que le mot fût introduit de l'Italie en Espagne: de Venise alors. Mais si nous ne perdons pas de vue que *q* et *k* ont été constamment confondus dans l'arabe d'Espagne, tout comme on prononce encore souvent *q* pour *k* au Maroc, donnant la valeur d'un *g* (explosif sonore) à tous les deux et toujours à *q* dans l'alphabet, nous pouvons admettre la prononciation *dogān* chez les Arabes d'Espagne et des Espagnols qui empruntèrent le mot. Alors *ad-dogān* (avec l'article assimilé comme toujours devant les consonnes *ʕamsī*) peut très-bien devenir *aduanā* dans la bouche des Chrétiens d'Espagne. Si au contraire nous admettons une introduction de l'Italie — par le commerce — il faut s'attendre à trouver une forme plus ancienne *adogana* en italien, ou nous devons croire à l'aphérèse de l'*a* initial par l'influence de l'article féminin *la*: l'*adogana* > *la dogana*. Le changement de *o* en *u* reste alors inexplicable.

Quant à la réduction du *k* double du mot *dokkān* à *k* simple (plus tard *g*) il y en a des exemples, quoique le *cc* (*kk*) latin,

devenant c (k) s'arrête là dans son développement: *bucca* > *boca*, *siccare* > *secar*; et l'arabe *lakk* > *laque*, *aθ-θukkar* > *azúcar*; le germ. **tukkōn* > *tocar*. Ainsi nous devons admettre que le mot *dokkān* a été prononcé avec *k* simple par les Espagnols qui l'empruntèrent des Arabes.

Le développement de *o* libre arabe plutôt *ou* ouvert en syllabe faible en *u* espagnol est régulier: tandis que *aθ-θúkar* > *azúcar*, nous voyons aussi que *fulān* > *fulano* (accent sur *a*), et que tous les mots dérivés avec le préfixe *mu-* des participes arabes conservent le *u*. Mais *al-qoṭn* > *algodon* et *roxx* > *roque*. Autre raison pour admettre la prononciation *adukān* avec *k* simple, si notre étymologie est exacte. Comparez Menéndez Pidal Gr. Hist. § 40 et 45.

Somme toute nous nous tenons à la première hypothèse: *ad-dokkān* (avec *o* représentant un *ou* plutôt ouvert) > *adugāna* > *aduana*.

Alcayata, donné par Dozy comme une dérivation de l'arabe *al-qiyād* ou *al-qaīd*, aura sans doute cette origine. Mais ce qu'il dit sur la signification de ce mot en espagnol ne s'accorde pas bien avec l'usage. Nous le trouvons p. e. dans la comédie de Alarcón *La Verdad Sospechosa*, acte second, scène neuvième: „pues al salir por la puerta, como iba arrimado, así me la *alcayata* de la aldaba“, ce qui veut dire: „alors sortant de la porte, comme j'allais en m'appuyant (contre le mur), je fus pris par le *crochet* de la barre“. Nous voyons que Dozy se trompe quand il traduit le mot par „un noeud fait avec un bout de cordage etc.“ Ni lui ni Corneille, qui n'a su traduire ce passage dans son „Menteur“, n'en a saisi le vrai sens, et l'Académie espagnole a parfaitement raison dans sa définition de *alcayata*. *Escarpiā* en est le synonyme.

Alfarero, espagnol, potier, probablement de l'arabe *al-faxxārī* ou *faxxērī*. Mais nous convenons que le développement phonétique paraît étrange. Si notre étymologie est la bonne, le *xā* arabe doit être devenu *r*, un changement rare sans doute, mais qui pourrait être attribué à une assimilation rétrograde.

Alhaja. Doit être dérivé de l'arabe *al-ḥāja*, comme l'a déjà dit Dozy, mais le sens pluriel de l'original ne s'est pas conservé en espagnol; et l'éminent orientaliste se trompe s'il admet que le mot est surtout employé au pluriel dans cette langue. Souvenons-nous p. e. de l'expression courante *buena alhaja* dans un sens ironique („un bel oiseau“ ou quelque chose de la sorte), et nombre d'autres où le singulier est usité.

Arancel. Dozy ne croit pas à une dérivation de l'arabe *ar-risāla*, ordre („règlement, tarif“), ni de ce mot-ci ni de sa forme portugaise *aranzel*; mais il admet un „etymon“ *al-morāsīm*, qui me semble très improbable d'un point de vue phonétique. Moi je voudrais dériver *arancel*—*aranzel* du pluriel *ar-rasāil*. La signification de „tarif des marchandises soumises à l'impôt“ se déduirait alors de celle d'ordonnances, règlements.

Arraque, portugais *araca*, de l'arabe al-'araq, toute boisson distillée, sens esp. et port. arac, rhum de riz. Une autre forme en est *raque* en esp. Le mot français sera probablement un emprunt fait à l'anglais (*arrack*) ou au hollandais (*arâk*), et ceux-ci l'ont emprunté à leur tour des Malais de leurs colonies, le mot ne paraissant dans la langue qu'après les premiers voyages directs des Hollandais à l'Archipel indien. Ainsi les dictionnaires hollandais qui y donnent une origine hispano-arabe doivent être dans l'erreur.

Azaguán ou *zaguán* (la forme actuelle en espagnole est celle-ci), en port. *saguañ*, cour intérieur, salle basse. Dozy dans son glossaire le dérive de l'arabe, prononcé par les espagnols istiḡān. Mais comment ce mot pouvait développer en *azaguán* ou *zaguán*? Cela semble impossible d'un point de vue phonétique. Il y a un autre mot arabe qui y ressemble beaucoup davantage, c'est aṣ-ṣawān, et que je voudrais admettre comme l'original. Seulement il faut alors que le mot ait subi quelque changement de signification: as-sawān veut dire *la garde-robe*. Mais si on regarde le sens du verbe ṣawana, emmurer, environner d'un mur, je ne pense pas que mon étymologie soit trop hasardée, surtout si nous considérons qu'un „antepuerta“ peut très bien avoir été un „endroit gardé“, ce qui est le sens littéral de sawān (Freytag i. v.). Quant au wāw (w) qui devient *gu*, un autre exemple arabe nous en est fourni pas le mot *alguaeil* (arabe al-wazīr, comp. Dozy); les exemples de w germanique devenant *gu* sont plus nombreux.

Azahar (port. *azar*?) fleur d'oranger. Le portugais désigne la clématite, tandis que *azareiro* y veut dire laurier-cerise de Portugal. Je voudrais dériver le mot espagnol du singulier avec l'article en arabe: az-zahr, et non pas du pluriel sans article, comme l'a fait Dozy (i. v.). Le déplacement d'accent n'a rien d'extraordinaire, et en outre les Espagnols empruntent très-souvent les substantifs arabes avec l'article. Pour l'accent comparez al-koḥl > *alcohol*, al-qotn > *algodón*, al-ma'dan > *almadén* etc.

Bada, rhinocéros, n'existe pas en portugais. Le mot est indubitablement d'origine malayo-polynésienne et doit venir du tagalog (Philippines) *bāda*. Comparez le même mot en malais (*bāda*), en javanais *wāra* etc.

Badulaque, portugais idem, hachis de foi, de poumon etc., en espagnol aussi: fard et individu peu capable; dans le sens de bagatelle l'espagnol a comme synonyme *chanfaina*, le portugais *chanfana*; le mot a de même la signification de fard dans cette dernière langue. Quoique ce mot ait l'apparence d'être d'origine orientale, il est assez difficile d'en tracer l'étymologie. Est-ce qu'il faut penser à la composition de l'arabe badal, tout ce qu'on donne en échange de quelque chose, avec laḥm, viande, chair, et *badulaque* serait-il alors une corruption de badal-al-laḥm, ce qui remplace la viande? Comme „hachis, ragoût de peu de valeur“ cela va encore, mais comment expliquer alors le sens de „fard“? Est-ce que le fard remplace pour ainsi dire la chair naturelle, c'est

à dire sa couleur? Enfin homme peu capable, benêt? En hollandais nous appelons un tel individu *een snertkerel*, ce qui veut dire littéralement „un homme de purée de pois“, homme de rien. Devons nous penser à l'application analogue d'un mot qui désigne „du mauvais ragoût“ à une personne de peu de valeur qui se donne des airs? Ou est-ce plutôt le *fard* qui indique ce dernier trait du caractère: celui de faire semblant? Nous n'osons pas décider la question. Il y est bien curieux que presque le même mot existe en provençal: *badaluc-s*, qui y a le sens de „musard, badaud“. L'italien *balocco*, qui peut avoir la même acception, et le verbe *badaluccare*, „se divertir, escarmoucher“, peuvent se rattacher à la même origine. (Voyez l'article de William Davids dans *Vragen en Mededeelingen* no. 9 de cette année.)

Badea ou *albudega*, portugais *bateca*, pastèque, de l'arabe *biṭṭiḫ* ou *al-biṭṭiḫ* ou *al-baṭṭiḫ*. Dozy et Körting donnent tous les deux cette étymologie, qui sans doute doit être la vraie, quisque les mots ont le même sens et presque la même forme. Le mot *biṭṭiḫ* ou *baṭṭiḫ* désigne un melon ou un fruit qui y ressemble (*al-ahmar*, le rouge est la pastèque indiquée par *badea*, *al-asfar*, le jaune, est notre melon ordinaire etc.). Il est possible que le mot arabe lui-même ne soit pas original. En tout cas il y a une ressemblance curieuse entre le mot malais *bētik*, le nom d'un fruit de la même famille (appelé *papaya* par les Espagnols eux Indes occidentales et de même par les Hollandais dans leurs colonies de l'Archipel indien). Si l'un des deux, le mot arabe ou le mot malais, est d'origine étrangère, ce dernier ne peut guère l'être: autrement le nom du fruit ne montrerait pas tant de variétés dans les différentes régions de l'Archipel, à Malacca etc., c'est à dire dans les langues malayo-polynésiennes. A Java seulement il y en a trois désignations différentes (Batavia: *pēpāya* ou *kēpāya*, en javanais et madourais *kalès*, Sondanais *gēdāng*). Les formes *bētik*, *bērtik*, *bōtik*, *bātīek*, *pērtik* etc. se trouvent toutes en Sumatra Central et dans le nord de cette île, en *Tcham* (Siam), on dit *atuól* etc. Le mot *biṭṭiḫ* en arabe n'a que deux dérivés, *abṭaḫa*, avoir beaucoup de melons, et *maḭṭaḫa*, parler de melons. Si nous comparons cette stérilité du mot avec l'abondance des dérivés de *zayt*, huile, et *zaytūn*, olivier, la différence est frappante. Ainsi l'hypothèse que *biṭṭiḫ* ait été emprunté aux Malais avec généralisation du sens ne paraît pas trop hasardée.

Bagaje, portugais *bagagem* n'ont jamais été dérivés de l'arabe, que je sache: les dictionnaires étymologiques donnent une origine celtique (*bag* etc.). Je crois pourtant que nous avons affaire à un mot d'origine arabe, mais avec confusion de suffixe (*-aje*, lat. *-aticum*). Si nous regardons la forme que le mot a en italien (*bagaglio* avec forme latérale *bagaglia -e*), tout en ne perdant pas de vue le sens spécial que *bagaje* a en espagnol et en portugais — celui de „bête de somme“, surtout pour les transports militaires, nous sommes inclinés à dériver le mot de l'arabe *bāghal*, ou plutôt du pluriel

bighâl, qui désigne un mulet (des mulets). La forme plurielle a, comme on voit, l'accent sur la même syllabe que *bagaje*. Comme dans aucune autre langue romane le mot a ce sens qu'il conserve encore en espagnol à part de celui de „bagage“, nous ne croyons pas à un emprunt à l'italien, et l'influence de l'arabe sur la langue ayant été la plus grande en Espagne, *bagage*, *bagagem*, *bagaje* et *bagaglio* nous semblent venir tous de ce pays; mais l'emprunt italien doit alors avoir eu lieu avant la déformation du mot en espagnol par le suffixe *-aje* : *ammiraglio* de l'arabe *amir-al(-bahr)* nous montre le même développement du l final arabe.

A côté de *bagaje* nous constatons en espagnol l'existence du mot *baga* qui veut dire „corde pour attacher un fardeau sur le dos d'une bête de somme“. Dans ce sens-ci (pas dans celui de gousse de grain de lin) il faut penser à une relation intime avec *bagaje*. Mais laquelle? Est-ce que c'est le mot arabe bâghal qui plus tard ait adopté ce changement étrange de sens?

Balde, *balda*, les mêmes formes en portugais. La dérivation de Dozy de l'arabe bâṭil, inutile, vain, mensonge, sera sans doute exacte quant au premier, mais je ne saurais être d'accord avec lui concernant tous les mots espagnols où paraissent les lettres de *bald*. *Baldón*, offense, est évidemment un mot germanique, et je l'identifierais volontiers avec *bandon*, comme nous le voyons en ancien français (traitement arbitraire etc.). *Baldonear*, port. *baldoar*, offenser, insulter, est naturellement un dérivé de *baldón*. Quant à *balda*, renonce au jeu de cartes, en esp. antique aussi „vétille“, et *baldo*, qui renonce au jeu de cartes, je voudrais les mettre en rapport avec le même mot germanique *bald* comme le mot italien (anglais *bold*, hollandais *boud*). *Baldío*, inculte, vain, vagabond, peuvent bien venir de bâṭil via *balde*. Mais comment expliquer l'acception *seau* que *balde* a et en espagnol et en portugais, et le verbe *baldear*, laver avec un seau (le pont d'un navire)? Ni Dozy ni Körting mentionnent ce sens particulier.

Et *Baldosa*, carreau de brique fine, qui n'existe pas en portugais? Devons-nous le dériver de l'arabe balāṭ, même sens, ou de balaṭa, paver de ces carreaux? Körting et Dozy n'en disent rien. Le mot *balda* (esp. et port.) dans le sens de faute, négligence (*à la balda*, esp. insouciamment, négligemment) peut être une corruption de baṭāla oisiveté. Ce qui est bien curieux c'est qu'il y ait un mot arabe bâṭāl, ayant le sens de brave, courageux (= germanique *bald*).

Bambú, selon le Dr. H. Kern ce mot vient d'une langue dravidiennne, de laquelle il a été introduit en malais aussi, quoique le mot original dans cette dernière langue soit *buluh*. Les Portugais l'auront employé les premiers, l'ayant apporté de leurs voyages aux Indes.

Biombo, portugais aussi, veut dire *paravent*. Comme les paravents japonais sont célèbres les Portugais auront emprunté le mot du japonais. Un savant japonais au congrès des orientalistes de

Hambourg (1902) le mentionna parmi les mots „européens“ empruntés au japonais.

Borracho, le même en portugais, pas mentionné ni par Körting ni par Dozy; peut venir de l'arabe warç, gloutonnerie, avidité (nom d'action de waraça, manger avec avidité etc.), quoique le sens ordinaire en esp. et en port. soit celui de *soûl*, *soûlard*. Quant au mot *borracha* qui veut dire petite outre, nous croyons qu'il est identique avec le mot italien *borraccia*, gourde. Peut-être que ce dernier n'est qu'un dérivé de *borracho*. Le mot latin *vōrāce(m)* qui y ressemble étrangement ne peut cependant avoir aucun rapport avec les deux (*vōrāce(m)* > *voraz*).

Benjuí ou *menjuí*, portugais *bejoim*, *benjoim*, *bejuim*, a été traité par Dozy dans son Glossaire, où il le dérive de l'arabe lubēn-jāwī, essence de Java (= Sumatra) puisque les Arabes donnaient le nom de Jāwa à cette île). Je crois que cette étymologie, déjà donnée par le Hollandais Valentyn dans sa „Description de la Grande Java“ (Beschryving van Groot Java, p. 67) et approuvée par les orientalistes M. Van der Tuuk et M. Veth, doit être une erreur, en dépit de la grande autorité de ces trois éminents orientalistes. Les dictionnaires hollandais modernes abandonnent déjà cette étymologie (voyez Vercoullie, Kuypers etc.), donnant un mot *batak* ou *malais* comme le vrai „étymon“ du hollandais *benzoë*. Je suis d'avis qu'ils ont parfaitement raison. Le mot *batak* est *hamñjon* ou *hamēñjēn*, le mot malais correspondant est *kēmēñán*, dont *ha* et *ke* sont des préfixes, ainsi que les formes *miñjon* ou *mēñjēn* et *mēñán* sont usités à côté des autres. Dans la langue de *Koutay* (Borneo Oriental), un dialecte du malais, on trouve la forme *mēñín*. Un de ces mots doit avoir changé son *m* initial en *b*: le mot „européen“ devient alors reconnaissable. L'arabe ne peut pas avoir contribué à ce passage (en arabe moderne on dit *buxūr jāurī*), ni le persan non plus (*benasīb*). Ce qui me paraît le plus probable c'est que le mot *batak mēñjēn* doit être le bisayeul de toutes les formes européennes, et c'est peut-être Venise qui l'a introduit. Le *j* (qui en *batak* est une affriquée dentale ressemblant à *dz*) peut très-bien devenir *z* en italien (*be(n)zuino*). Comparez le développement inverse en malais, langue qui a la même „affriquée“, et où les mots portugais avec *s* (écrit avec *s* ou *z*) deviennent *j*: *mesa* > *mēja*, *queijo* > *kēju* etc. Par conséquent je crois pouvoir admettre que le mot ait été introduit en Europe par intermédiaire des Vénitiens et que l'étymon en est le *batak mēñjēn*.

Cachar, le même en portugais. Doit venir de l'arabe *kaça*, peler, croquer, écorcer. La signification en espagnol est *briser*, mais le mot n'est pas beaucoup usité.

Cacho, le même en portugais, doit être le „nomen actionis“ du même verbe arabe: *kaç*. *Cacho* veut dire morceau, partie d'un fruit. Le verbe *qaçaā* a presque le même sens que *kaçaā*.

Caimán, en portugais *caimaō*, crocodile, „alligator“ de l'Amérique, plus tard appliqué aussi à celui de l'Asie. C'est le même mot usité

en hollandais colonial aux Indes néerlandaises (*koaiman*, dont on dérive un pluriel *kaailui* = *kaailieden* par plaisanterie, comme si la partie *man* du mot était du hollandais). Ce mot n'est pas d'origine „orientale“: le crocodile est désigné partout en orient par d'autres mots, et ce mot n'existe pas dans les langues malayo-polynésiennes (on y dit *buāya*, *bāya* etc.). Aussi l'étymologie donnée dans les dictionnaires hollandais sera sans doute juste: on le dérive d'un mot caraïbe *acayuman* (> *kaaiman* et *caimán*), et la forme espagnole sera l'origine du portugais et du hollandais (Comparez Vercoullie i. v.).

Calabozo, en portugais *calabouço*, cachot, prison. Une dérivation de l'arabe *al-ḥubūs*, pluriel de *al-habs*, qui a le même sens, nous paraît probable, en admettant qu'il y ait eu métathèse: *al-ḥubūs* > *ḥalubūs* > *kalubūs* > *kalabūs*, avec assimilation de voyelle.

Candil, lampe. Dozy dit qu'il ne saurait décider, si ce mot vient de l'arabe *qandīl* of *qindīl* ou bien du latin *Candēla*. Mais moi je trouve que le choix n'offre rien de difficile, premièrement parceque le mot latin veut dire *chandelle*, le mot pour lampe étant *lūcerna*, secondément parceque *candēla* aurait donné la même forme phonétique en espagnol. Le mot existe en effet, quoique *vela* soit plus usitée. Le portugais *candeia* au contraire (désignant „une lampe qui s'aceroche“) doit certainement venir du latin *candēla*, en dépit de l'acception moderne du mot portugais. Puisque une „lampe qui s'aceroche à un mur est — et surtout fut — très souvent une chandelle dans un globe de verre etc. le développement du sens n'offre rien d'étonnant.

Le mot arabe étant complètement isolé (pas de dérivations) et consistant de quatre „radicaux“ au lieu de trois, ce qui se voit presque toujours, doit être à son tour un mot d'emprunt. Viendrait-il du latin *candēla*?

Cánfor, ou, plus usité, *alcánfor* dans les deux langues. L'étymologie donnée par Dozy et par Körting me paraît la juste; mais nous devons constater que le mot arabe *al-kāfūr* n'est pas original non plus. Il doit avoir été emprunté par les Arabes aux Malais, la forme du mot en cette langue étant *kapur*, et existant en de nombreuses variations dans les langues malayo-polynésiennes (batak *hapur*, javan. *apu*, tagalog *apug* etc.). Le mot ne peut donc pas être batak, quoique le produit de l'arbre du camphre soit de provenance du pays des batak (Sumatra Central). Le mot latin vient directement de la forme arabe (p > f dans cette langue). Les Hindous l'ont emprunté sous la forme *kārpura* (r très doux et palatal en Sanscrit): selon le Dr. H. Kern c'est le seul mot sanscrit dérivé du malais.

Ainsi ce mot „barbare“, tout comme sa soeur „benjoin“, est devenu célèbre dans le monde entier, après avoir voyagé des sombres forêts de Sumatra en Europe.

Carajo, mot qui probablement existe aussi en portugais; mais la plupart des dictionnaires usuels semblent avoir été faits pour les jeunes filles, puisque les mots „obscènes“ y manquent très-souvent,

et je n'ai pu en constater l'existence en portugais. Pendant les quatre jours que j'ai passés à Lisbonne je n'ai pas pensé à m'en informer. Néanmoins il y a peu de pays en Europe où les mots obscènes sont plus en vogue qu'en Espagne et en Portugal. Ne serait-ce pas une des nombreuses influences arabes? On connaît le penchant des Arabes pour tout ce qui est obscène et scabreux. En tout cas le mot *carajo* comme sa contrepart *cunho* (latin *cunnu(m)*) sont des mots appartenant à la collection bien variée d'exclamations provenant de cette partie spéciale du vocabulaire, qu'on entend même de la bouche de messieurs quand ils sont „entre eux“. Ni Dozy ni Körting ont daigné s'en occuper. Serait-ce un mot arabe? Le seul mot qui y ressemble est le verbe *ḫaraja*, sortir, et son dérivé *ḫarāj*, chose qui sort, qui est en avant. Je n'ose l'admettre comme certain, quoiqu'il n'y ait point d'objection à faire du point de vue phonétique. Une dérivation du grec *ḫarāxos* défendue par Roque García, auteur d'un dictionnaire étymologique espagnol, me paraît tout-à fait inadmissible: 1^o les mots grecs en espagnol sont presque tous des mots d'église, et il n'y a presque pas d'emprunts directs (*ginete* cavalier, n'est pas grec, ni *zumo*, suc, qui tous les deux sont arabes, ni *asco*, qui doit être germanique, tandis que *codeso*, cytise, est aussi arabe — comment pourrait-il jamais venir directement de *kýtisos*?! — et *tío*, oncle doit déjà avoir existé en latin vulgaire, car on le trouve en italien); 2^o le développement sémantique serait drôle: „tarière“ ne sera guère un terme applicable au membre viril.

Charol, vernis de la Chine, laque, en portugais *charaõ*. Je connaissais le mot malais *cat* (orthographe ordinaire *tjat*), qui veut dire *verniss* ou *peinture* et qui, selon les etymologistes les plus compétents vient d'un mot chinois *ts'at*. Ceci me portait à supposer que j'avais à voir la première partie d'un composé chinois dans la première syllabe du mot *charol*. En effet notre sinologue bien connu de Leyde, le professeur J. J. M. de Groot, sut me renseigner qu'il y avait un mot (ou plutôt deux mots) *ts'at-liao* en chinois de Foukiën qui signifiaient exactement la chose indiquée par les mots espagnol et portugais. Il est donc plus que probable que les Portugais l'aient importé sous la forme *charaõ*, dont le mot espagnol sera une corruption.

(A suivre.)

A. A. FOKKER.